

Paradoxes et limites du soft power chinois

Lucas Delattre

Septembre 2012 : le président Hu Jintao et son premier ministre Wen Jiabao se rendent dans le port de Dalian pour assister à la mise en service du premier porte-avions livré à la marine de l'Armée populaire de libération. Dalian est le troisième port de Chine, dans la province du Liaoning, au nord-est du pays, au cœur de l'ancienne Mandchourie envahie par le Japon en 1931. *Liaoning* est justement le nom du porte-avions – 300 mètres de long, 67 000 tonnes. La Chine devient ce jour-là le dixième pays du monde et le dernier des cinq membres permanents du Conseil de sécurité de l'ONU à posséder un porte-avions. Le *Liaoning* sera « *d'une grande importance pour inspirer le patriotisme, l'esprit national et promouvoir les technologies de défense nationale. Il sera aussi d'une grande importance pour le renforcement de la puissance de défense et la force générale du pays.* » (Wen Jiabao). Cette démonstration de force s'inscrit dans le contexte d'une augmentation soutenue des dépenses militaires chinoises (augmentation supérieure à la croissance du PIB chaque année). À tendance inchangée, relève l'Institut d'études de sécurité de l'UE (IIS), le budget de défense chinois devrait égaler celui des États-Unis à l'horizon 2050¹.

Ce porte-avions résume la vision que la Chine a d'elle-même : le pays, inspiré par une approche classique des relations internationales (plutôt « *hard* » que « *soft power* »), ne dissimule pas ses intentions de s'approcher de la parité stratégique avec les États-Unis². Le 18^{ème} Congrès du Parti (novembre 2012) a été dominé par la volonté affichée de faire de la Chine une « grande puissance maritime ». L'objectif de Pékin est d'obtenir le statut de seconde puissance navale dans le monde, surpassant le Japon, et rivale des États-Unis.

Stratégie d'influence globale

Dans le même temps et assez paradoxalement, le concept de *soft power* (en chinois *ruan shi li* : 软实力, qui signifie « pouvoir mou » ou « pouvoir faible ») est très à la mode en Chine³. Cette thématique a commencé à apparaître de manière très régulière dans les discours officiels à partir de 2007⁴, alors que se préparaient les Jeux olympiques de 2008 et l'Exposition universelle de Shanghai de 2010. Au moment où sa puissance économique se projetait partout dans le monde et où sa puissance militaire se consolidait au prix d'un effort budgétaire considérable, la Chine estimait qu'il lui fallait procéder à une stratégie d'influence plus globale. Cette offensive de charme a pris la forme d'une diffusion de la langue et de la culture chinoises (des centaines d'instituts Confucius ont vu le jour un peu partout dans le monde depuis quelques années), l'inscription d'un nombre croissant d'étudiants du monde entier dans les universités chinoises (240 000 en 2010, contre 36 000 dix ans plus tôt), le rayonnement médiatique (investissements massifs dans l'audiovisuel extérieur et les programmes en langue anglaise), les sports (Jeux olympiques de 2008, accueil chaque année des Grands Prix automobiles à Shanghai dans le cadre du championnat du monde de Formule 1...), le cinéma, la gastronomie, la mode, le luxe ou l'art contemporain

(autant de marchés où la Chine entend manifester son influence à l'échelle mondiale, avec quelques succès spectaculaires et des échecs non moins nombreux...).

La notion de *soft power* s'inscrit naturellement dans la vision « harmonieuse » des relations internationales que défend officiellement la Chine, vision qui peut s'appuyer sur des références philosophiques anciennes : « *L'art de la guerre, c'est de soumettre l'ennemi sans combat* ». (Sun Zi) « *Il me semble qu'on trouve quelque part l'expression de ruan shi li dans Lao Tseu pour signifier que le faible peut l'emporter sur le fort* », souligne Jean-Luc Domenach⁵.

Cette approche prend place, surtout, dans une analyse réaliste des rapports de force mondiaux : « *Bien que le produit intérieur brut de la Chine soit appelé à dépasser celui des États-Unis lors de la prochaine décennie, la Chine restera loin derrière les États-Unis en termes de puissance globale. Par ailleurs, les États-Unis sont aussi nettement en avance sur la Chine dans de nombreux domaines, tels que la capacité de développement durable, l'innovation scientifique et technologique, la solidité financière et le soft power culturel* », soulignait récemment Chen Xiangyang, directeur adjoint de l'Institut de recherche en politique mondiale, affilié à l'Institut chinois des relations internationales contemporaines⁶.

Rayonnement culturel et propagande d'État

Un an avant l'inauguration du porte-avions *Liaoning*, la sixième session plénière du 17^{ème} Comité central du PCC (octobre 2011) avait adopté une directive relative à la promotion du *soft power* de la Chine. En conformité avec ces lignes directrices, l'ancien président chinois Hu Jintao a présenté une variation inspirée sur ce thème lors du dernier congrès du parti, en novembre 2012 : « *Nous devons renforcer nettement « notre soft » power culturel. (...) L'industrie culturelle deviendra un pilier de l'économie nationale, tandis que la culture*

chinoise franchira de plus grands pas à l'extérieur. Tout cela contribuera à rendre plus solides les assises du développement d'un puissant pays culturel socialiste. Nous devons promouvoir fermement l'édification d'une puissance socialiste sur le plan culturel. La culture est comme le sang coulant dans les veines d'une nation et le foyer spirituel d'un peuple. Pour parachever la construction in extenso de la société de moyenne aisance et réaliser le grand renouveau de la nation chinoise, il est nécessaire de promouvoir un grand développement et une grande prospérité de la culture socialiste, d'imprimer un nouvel essor à l'édification culturelle socialiste, de rehausser le « soft power » culturel de l'État, et de mettre en valeur le rôle de la culture dans l'évolution des mœurs, l'éducation du peuple, le service de la société et le développement économique (...) au service d'un « renforcement incessant du prestige de la culture chinoise sur la scène internationale. » (Rapport présenté par le président Hu Jintao au 18^{ème} Congrès national du PCC, 17 novembre 2012, source : service en français de l'agence Xinhua).

Faire de la Chine une grande puissance culturelle, « *planifier la réforme du système culturel afin de renforcer le soft power de la Chine* »⁷, telle est la mission qui a été confiée officiellement à Liu Yunshan, élu en novembre 2012 membre du Comité permanent du Bureau politique, superviseur de l'idéologie au Comité central du PCC. Quelle place la culture occupe-t-elle dans la politique étrangère chinoise ? La Chine a-t-elle l'intention d'exporter partout dans le monde les produits de son industrie culturelle ?

Les plus célèbres peintres chinois d'aujourd'hui (Fang Lijun, Yue Minjun...) occupent depuis quelques années le haut du marché de l'art contemporain, mais des succès de cette nature sont individuels. En revanche, la culture est certainement un produit d'exportation si on pense à un pianiste « star » comme Lang Lang, dont il n'indiffère personne à Pékin de savoir qu'il a été le premier Chinois à avoir reçu

en 2011 le titre de docteur *honoris causa* du Collège royal de musique de Grande-Bretagne des mains du prince Charles. En janvier 2011, Lang Lang avait été invité à la Maison-Blanche lors d'un dîner offert par Barack Obama en l'honneur du président Hu Jintao. Ce jour-là, après avoir improvisé à quatre mains avec Herbie Hancock, Lang Lang a interprété *Ma Patrie*, musique célèbre du répertoire de son pays, qui se trouve aussi avoir été la bande originale d'un film de 1956 (*La Bataille du mont Shangganling*), qui raconte la victoire des soldats chinois contre les GI's américains lors d'un épisode de la guerre de Corée. Les internautes chinois ont été nombreux à s'enflammer pour ce « *bon tour fait à l'Amérique* », ce « *message musical signifiant que la Chine n'a plus peur d'aucune puissance* »⁸.

Les investisseurs chinois placent énormément d'argent dans le cinéma, et notamment aux États-Unis, mais le cinéma chinois contemporain n'a pas encore atteint les grands succès internationaux correspondant à l'importance des efforts consentis. Des réalisateurs comme Zhang Yimou ont beau faire appel à des castings hollywoodiens (*The Flowers of War*, avec Christian Bale, 2011), rien n'y fait : ce sont les studios hollywoodiens comme Dreamworks qui réussissent à remplir les salles du monde entier avec des références imaginaires à la Chine (*Kung Fu Panda*, 2008). Très souvent, Pékin investit de grosses sommes d'argent dans des « blockbusters patriotiques » conçus pour soigner son image, mais qui n'obtiennent naturellement pas le moindre succès à l'extérieur des frontières du pays : *La fondation d'une République*, pour les 60 ans de la Chine communiste en 2009 ou *Le début d'une nouvelle renaissance* pour le 90^{ème} anniversaire du Parti (deux films réalisés par Han Sanping et Huang Jianxin)... Les maîtres du cinéma chinois contemporain travaillent souvent hors de Chine et sont ignorés là-bas (Chen Kaige, Jia Zhang Ke, Tian Zhuangzhuang, Lu Yue...).

Une « Renaissance » incomplète

Rien à voir avec les succès mondiaux de la Corée du Sud en matière de « pop culture » : grâce à ses films, ses feuilletons et ses pop stars (la K-pop), la *hallyu*, la vague coréenne, a conquis l'Asie depuis les années 1990 et s'attaque désormais à l'Europe et l'Amérique. Le phénomène « Gangnam Style » (vidéo-clip le plus visionné sur Youtube avec plus d'un milliard de vues) est une référence récente. Via son industrie culturelle, la Corée acquiert un niveau de notoriété qui lui permet d'accélérer la transition de son statut de puissance émergente à celui de puissance tout court. Il y a 50 ans, le Japon avait lui aussi réussi à s'infiltrer de façon spectaculaire dans la « pop culture » occidentale avec *Sukiyaki Song*, un « tube planétaire » qui s'était vendu à des millions d'exemplaires, en particulier aux États-Unis (1963).

Pour l'instant, les efforts de Pékin dans sa stratégie de « renaissance culturelle » sont considérables mais encore un peu maladroits dans leur prétention à faire aussi bien que l'Occident. C'est ainsi que la construction de musées en Chine ressemble à une course aux records : une centaine de nouveaux musées ouverts chaque année ! Le Musée national de Pékin est fier d'annoncer aujourd'hui qu'il est « le plus grand musée du monde » (250 000 mètres carrés contre 210 000 mètres carrés pour le Louvre). Même chose pour la construction effrénée de théâtres et d'opéras, de salles de cinéma multiplexes et la mise sur pieds d'orchestres symphoniques (20 nouveaux orchestres créés depuis 20 ans)⁹. Ces chiffres correspondent à une vision comptable de la « renaissance chinoise » qui s'est exprimée lorsque le directeur de la Commission nationale du développement et de la réforme a annoncé, en août 2012, que la « renaissance nationale » était à 62 % complète (« contre 45 % en 2008 »).

On aurait tort cependant, et les autorités

chinois ne sont apparemment pas dupes là-dessus, de surévaluer la capacité de la Chine à entraîner le reste du monde dans un « rêve chinois »¹⁰. L'hypothétique « consensus de Pékin » (une vision du monde dominée par la « non-ingérence » dans les affaires d'autrui, la tolérance à l'égard des formes de gouvernement non-démocratiques...) n'a pas encore remplacé le « consensus de Washington » incarné par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale, même si ledit « consensus de Washington » a du plomb dans l'aile... Quant à la vitalité de la culture chinoise, elle n'est pas un argument suffisant pour tirer des conclusions sur le rayonnement « immatériel » du pays : « *Ne confondons pas la notion de « soft power » avec l'attribution du Prix Nobel de littérature à Gao Xingjiang en 2000 ou à Mo Yan en 2012, ce serait beaucoup trop simple* », souligne le sinologue François Godement¹¹.

Pas de soft power totalitaire en 2013

« *À l'évidence, la Chine a les moyens de séduire le monde : une histoire plurimillénaire, une culture brillante et raffinée, un patrimoine architectural d'une grande richesse, un cinéma d'une grande vitalité, une capacité à organiser des événements de portée planétaire (Jeux olympiques de 2008, Exposition universelle en 2010)... Pour autant, la séduction qu'elle exerce est paradoxale dans la mesure où elle émane d'un système totalitaire où le parti au pouvoir ne cède rien sur les libertés civiles et est un allié fidèle de certaines des pires dictatures de la planète* », écrit Barthélémy Courmont, auteur d'un livre sur le soft power chinois¹². « *La jeunesse chinoise étudie l'anglais dès l'école primaire, boit du Coca-Cola et déguste des cafés dans les Starbucks, autant de marques américaines mondialisées. Mais on est loin de voir la jeunesse américaine ou européenne boire du thé chinois ou bien échanger en chinois mandarin lorsqu'elle voyage dans le monde* »¹³. La façon dont les écrivains et artistes dissidents

sont traités en Chine, l'absence de liberté d'expression digne de ce nom et la répression au Tibet ou au Xinjiang, sans oublier les traces laissées dans les mémoires par Tian-An-Men en 1989, empêche pour l'instant la Chine de porter des valeurs et un message susceptible d'emporter une adhésion universelle. En restreignant la circulation des idées et en contrôlant le web, le pouvoir chinois décourage les échanges intellectuels avec le reste du monde. Les figures chinoises les plus populaires aujourd'hui dans le monde sont pour la plupart des opposants au régime : Liu Xiaobo, Prix Nobel de la Paix 2010, actuellement en prison pour « subversion », l'artiste Ai Weiwei, soumis à de multiples pressions dans son pays, l'avocat Chen Guangcheng désormais exilé aux États-Unis, l'activiste Hu Jia et bien d'autres encore...¹⁴

Le bouillonnement souterrain de la société civile chinoise laisse deviner un autre « rêve chinois » que celui dont parle la propagande officielle. Dernier exemple en date : la mobilisation des internautes contre la censure d'un éditorial paru le 1^{er} janvier 2013 dans le *Nanfang Zhoumo*, le journal libéral le plus influent de Chine. Ce texte appelait la Chine à des réformes politiques, et notamment au respect des libertés fondamentales prévues en théorie par la constitution. Cet éditorial a été profondément remanié sur instruction du département de la propagande de la province du Guangdong (sud), où est basée la publication. Si la vague de protestation n'a pas empêché la censure, elle a néanmoins porté un message universel de liberté d'expression, relayé partout dans le monde.

Contrôle des esprits et renouveau spirituel

La notion de soft power chinois est donc pleine de paradoxes. Dans la pratique, les autorités chinoises sont sur la défensive et cherchent en priorité à adapter leur discours, complètement décalé par rapport à une économie devenue

libérale voire « sauvage », et totalement contraire aux idéaux du parti communiste. À l'ère d'Internet et des réseaux sociaux, la tâche est également de nature technique : on estime que le régime emploie des dizaines de milliers d'internautes dans le but de censurer les contenus « non conformes » sur le web. Le président Hu Jintao expliquait ainsi, dans un article paru en janvier 2012, que les forces internationales « redoublaient d'efforts » dans leur complot antichinois, et que les « domaines idéologiques et culturels étaient les axes principaux de cette manœuvre d'infiltration à long terme »¹⁵.

La Chine ne cherche pas à supplanter le *soft power* américain. Elle n'en a pas les moyens et elle a d'autres priorités. Ces dernières sont surtout orientées vers le contrôle des esprits en Chine même, pas à l'étranger. Les Jeux olympiques de 2008 et l'Exposition universelle de Shanghai en 2010 semblent avoir eu pour principal objectif de « redonner de la fierté aux Chinois »¹⁶, à défaut d'impressionner le reste du monde. Le bilan que la Chine a tiré des JO de 2008 en termes de « *soft power* » était d'ailleurs assez mitigé : « *beaucoup de médailles certes, mais très peu dans des sports qui comptent médiatiquement et financièrement au niveau international* », pouvait-on lire dans le *Quotidien du Peuple* (14 août 2012).

Un effort de renouvellement de l'idéologie du régime prend place dans ce contexte. Un intellectuel assez proche du régime comme Kang Xiaoguang estime ainsi que l'idéologie chinoise doit davantage s'inspirer de la culture confucéenne. Né en 1963, Kang Xiaoguang s'est lancé dans le « militantisme confucéen » après avoir lu *Le Choc des civilisations* de Samuel Huntington. « *L'univers spirituel des Chinois a été totalement détruit. Le peuple a perdu la capacité de poursuivre des idéaux, une morale et un sens de la vie, et se retrouve incapable d'imaginer ou de comprendre la valeur de tels concepts. La cupidité, l'indifférence et la médiocrité dirigent notre univers*

spirituel. Au-delà de l'argent, du pouvoir et du sexe, nous ne savons pas vers quoi tendre... et les idéaux, la morale et les principes sont très souvent méprisés. Dans cette époque consumériste, nous avons besoin du pouvoir de l'imagination et du courage d'imaginer, nous avons besoin de rechercher des idéaux, et d'encourager la quête de ces idéaux. En d'autres termes, nous avons besoin d'une utopie »¹⁷.

L'urgence, pour Pékin, c'est de renouveler son système de propagande et de rendre sa vision du monde compatible avec les vecteurs de communication d'aujourd'hui (Internet) et les industries de la distraction. Près de Shenzhen dans le Guangdong, un parc d'attraction très connu dans le pays a été construit autour d'un ancien porte-avions nucléaire soviétique désaffecté, le « Minsk », auquel le cinéaste Xiao Xing Cheng a consacré un film documentaire (*Minsk World*, 52 minutes, 2006). Des millions de touristes chinois viennent y trouver depuis des années un délassement de type particulier : on s'y fait prendre en photo après avoir revêtu un uniforme militaire soviétique, on y fait du shopping et on y assiste à des parades de jeunes femmes ressemblant à des Lara Croft en treillis, dans un esprit de nationalisme martial plus ou moins bon enfant. On est encore loin de Disneyland, qui fut un des plus puissants vecteurs du *soft power* américain.

Lucas Delattre
IFM/Communication

1. Philippe Régner, *Le Temps*, 26 septembre 2012.
2. Lire à ce propos François Godement interviewé dans *La Croix* (16 novembre 2012).
3. Merci à Pierre Haski et à Jean-Luc Domenach pour leurs conseils avisés sur ce point de traduction.
4. *New York Times*, 17 janvier 2012 : tribune de Joseph Nye, « Why China is weak on Soft Power ».
5. Échange par email avec Jean-Luc Domenach, février 2013.
6. « L'interaction, pas la confrontation » (*Quotidien du Peuple*, 30 octobre 2012).
7. *Quotidien du Peuple*, 26 décembre 2012.

8. Arnaud de la Grange, *Le Figaro*, 26 janvier 2011.
9. Sheila Melvin, « The Road to Cultural Rejuvenation », *Caixin*, 12 janvier 2013.
10. « Aujourd'hui ce n'est pas la force de l'Amérique qui constitue une menace pour la Chine, c'est celle du rêve américain ». (Dominique Moïsi, *Les Echos*, 12 novembre 2012)
11. Émission « Soft Power » sur France Culture, dimanche 27 janvier 2013.
12. *Chine, la grande séduction. Essai sur le soft power chinois*, Éditions Choiseul, 2009.
13. « Chine-États-Unis, le match des superpuissances », François d'Alañon, Pierre Cochez et Dorian Malovic dans *La Croix*, 7 novembre 2012.
14. Lire à ce propos l'article de Zachary Keck : « Destined To Fail: China's Soft Power Push » (*The Diplomat*, janvier 2013).
15. *Le Figaro*, 3 janvier 2012.
16. Écouter à ce propos l'émission « Soft Power » du 27 janvier 2013 (France Culture) avec notamment François Godement.
17. David Ownby, « Kang Xiaoguang et le projet d'une religion confucéenne. Itinéraire d'un intellectuel engagé », revue *Perspectives chinoises*, décembre 2009. Consultable en ligne : <http://perspectiveschinoises.revues.org/5369>